CRITIQUE, opéra. DIJON, Auditorium R Poujade, le 29 avril 2023. LULLY : Armide. S. d'Oustrac, C. Auvity, M. Perbost, E. Zaïcik… D. Pitoiset / V. Dumestre.

Dans cette nouvelle production d'**Armide** (1686) de **Jean-Baptiste Lully** à l'Opéra de Dijon – dans une mise en scène que le nouveau maître des lieux (**Dominique Pitoiset**) s'est auto-confiée -, c'est la musique qui sort en premier vainqueur de toutes les composantes du spectacle. De fait, dès la courte Ouverture, **Vincent Dumestre** donne le ton : rien ne pèse dans sa direction: vivante, souple, entraînante. Rien ne pose non plus, tant le discours avance, tant les danses donnent envie de bouger, tant la partition chante à chaque mesure. Variées et raffinées, les sonorités du **Poème harmonique**, fondé en 1998 par le chef, sont un ravissement. A ceux qui pensaient que Lully rimait avec emphase et solennité, Dumestre apporte un cinglant démenti. La 11ème et ultime « tragédie lyrique » écrite en collaboration avec Philippe Quinault brille de mille feux, ce soir, dans le pourtant vaste vaisseau que constitue l'Auditorium Robert Poujade de Dijon !

Pour le reste, la représentation repose surtout sur le très lourd rôle-titre dans lequel l'incontournable (dans ce répertoire) **Stéphanie d'Oustrac** s'engage entièrement et magnifiquement. Avec son habituel tempérament de feu, le personnage lui va à merveille ; elle lui apporte également son superbe timbre, ses aigus solides, ses graves larges et

sonores, beaucoup de nuances dans le chant et une incroyable séduction scénique, dans ses multiples robes affriolantes… au point où l'on se demande comment Renaud peut bien lui résister ! Après un admirable « Enfin, il est en ma puissance », elle sait trouver, pour finir, des accents déchirants dans son monologue final – qui prennent à la gorge et lui valent un beau triomphe personnel, amplement mérité au moment des saluts.
D'autant que son environnement est de haut niveau, tant du côté des dames que des hommes. Quel luxe que d'avoir **Marie Perbost** et **Eva Zaïcik** pour prêter leurs délicieuses voix non seulement aux Allégories (La Sagesse et La Gloire au Prologue) et aux Suivantes d'Armide (Phénice et Sidonie), mais aussi aux fausses amoureuses d'Ubalde et du Chevalier danois.

Après tant de hautes-contre vaguement éthérées dans le rôle de Renaud, quel bonheur d'entendre un **Cyril Auvity** au timbre plus viril que de coutume dans cet emploi, à la voix libre et limpide, parfaitement prononcée et projetée (superbe « Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire »), et à la touchante présence scénique. La basse québécoise **Tomislav Lavoie** campe un très solide Hidraot (ici grimé en aveugle, lunettes noires chaussées sur le nez, et canne de circonstance) avec sa voix pleine et sonore et un timbre flatteur, tandis que le jeune baryton **Timothée Varon** offre une Haine déchaînée (terrifiant « Je réponds à tes vœux » !), à la vocalité musclée (également en Artémidore). Le ténor (baroque) montpelliérain **David Tricou** (Le Chevalier danois, L'Amant fortuné) maîtrise à la perfection un art de la diction – voyelles inaltérées par une émission haute et claire, consonnes percutantes – que l'on goûte sans modération. Et quel acteur dans son numéro de crooner survolté au V ! Enfin, la basse **Virgile Ancely** (Aronte et Ubalde) a lui aussi une vraie conscience du style et des enjeux de la déclamation lulliste. De son côté, **le Chœur de l'Opéra de Dijon** est fidèle à sa réputation : impeccable, en place, magnifiquement musical (préparé par Anass Ismat).

GRAND AMPHITHÉÂTRE BLANC... Désormais bien installé dans les mœurs lyriques contemporaines, l'opéra baroque n'en finit pas de surprendre, d'autant qu'il trouve aujourd'hui des metteurs en scène capables de le bousculer et prendre à son égard des libertés salutaires – comme ce fut déjà le cas, in loco, avec « Les Boréades » de Rameau mises en scène par le trublion australien Barrie Kosky.
Avec un peu moins de bonheur que son collègue « magicien », Pitoiset propose une version assez confuse et compliquée de l'ultime chef d'œuvre de Lully. Il transpose l'action (en signant lui-même la scénographie) dans un grand amphithéâtre blanc, qui pourrait être celui d'une faculté moderne (mais tout aussi bien les gradins d'une piscine olympique !), avec son escalier central et sa rambarde devant le premier rang. Le fond de scène sert de réceptacle, par intermittence, à des images vidéo (conçues par Emmanuelle Vié Le sage) de belle eau (architecture antique, dunes dessinées par le vent…) – ou à des tableaux vivants comme cette image où une dizaine d'hommes sont exhibés derrière des vitrines comme autant de prises de guerre, plus tard remplacés par des silhouettes féminines posant lascivement comme dans les cabines d'un sex-shop. Au cinquième acte, la fameuse (et sublime) Passacaille inspire particulièrement Pitoiset – qui prend prétexte des refrains « Les plaisirs ont choisi pour asile ce séjour agréable et tranquille » et « Dans l'hiver de nos ans, l'amour ne règne plus, les beaux jours que l'on perd sont à jamais perdus » – pour situer l'action dans un EHPAD (à l'instar de Warlikowski dans sa célèbre mise en scène parisienne d'Iphigénie en Tauride…), avec un personnel soignant en blouse bleue et des patients atteints de pathologies dégénératives, plus un crooner en smoking à paillettes (accompagné de six « Clodettes » !) pour égayer ce triste tableau de personnes en fin de vie. On y voit ce malheureux Renaud, guère mieux en point bien que beaucoup plus jeune, être atterré au moment de découvrir que le test de grossesse d'Armide s'avère positif ! Pas de destruction du palais d'Armide comme scène finale, donc, mais au contraire la vie qui poursuit son cours avec

l’enfant à naître…
Avouons qu’il est plutôt difficile de comprendre où le metteur en scène veut nous mener, avec une conclusion certes pleine d’espoir mais qu’on a néanmoins du mal à déchiffrer… Notons cependant que ce spectacle souvent déroutant bénéficie du concours particulièrement efficace de la chorégraphie de **Bruno Brenne** (et ses six excellents danseurs de sa **Compagnie Beaux-Champs**), qui allie références au classicisme du XVIIe siècle et danse contemporaine, pour culminer dans ce numéro aussi virevoltant que drôle pendant la Passacaille que l’on vient d’évoquer.
Une séance de rattrapage est possible à ceux qui auraient manqué les représentations bourguignonnes (et qui sont amateurs d’énigmes…), car le spectacle sera repris dans le somptueux (et plus adéquat) écrin de **l’Opéra royal de Versailles : du 11 au 14 mai 2023**.



CRITIQUE, opéra. DIJON, Auditorium Robert Poujade, le 29 avril 2023. LULLY : Armide. S. d'Oustrac, C. Auvity, M. Perbost, E. Zaïcik… D. Pitoiset / V. Dumestre. Photos © Mirco Magliocca

VIDÉO : Teaser d'Armide de Lully à l'Opéra de Dijon

74ème Festival de Menton 2023 : du 25 juil au 5 août 2023

Depuis plus de 70 ans, le Festival de Menton offre un point de vue exceptionnel où la musique s'écoute sous les étoiles,

depuis son parvis surplombant la mer, au pied d'une façade baroque à couper le souffle (la fameuse Basilique Saint-Michel Archange… il n'est pas de site plus enchanteur chaque été. Créé par André Böröcz, dirigé par **Paul-Emmanuel Thomas**, le Festival de musique de Menton accueille les plus grands artistes classiques. Des pointures mais aussi de jeunes prodiges… En témoigne derechef la nouvelle programmation 2023 qui permet aux festivaliers de (re)découvrir plusieurs tempéraments artistiques exceptionnels. Les habitués retrouvent les étoiles du clavier (avec entre autres, les champions russes : **Volodos, Luganski, Malofeev…**, mais aussi **Béatrice Berrut**, **Aline Piboule…**), et les soirées où la transmission est privilégiée pour lancer les jeunes espoirs de la musique.Cette année, Menton n'oublie de fêter **les 150 ans de la naissance de Rachmaninov** (né le 1er avril 1873).

Avant goût dès le 9 juin (Stade Lucien Rhein, 20h30), puis chaque jour à partir du 25 juillet (et jusqu'au 5 août, concert de clôture), c'est un festival d'événements prometteurs en particulier sur le Parvis de la Basilique Saint-Michel Archange, écrin devenu légendaire à juste titre : **Aleksey Igudesman** (violon) et **Hyung-Ki Joo** (piano, mar 25 juil, 21h30 : récital « And now Rachmaninov », pour le 150ème anniversaire du compositeur), **Nikolaï Luganski** (mer 26 juil, 21h30 : programme « Transmission : Rachmaninov, Les Préludes), **Lucie Horsch / Ensemble Fuse** (ven 28 : programme « Origins » : Meyer, Burns, Debussy, Ravel, Duparc…), **Gautier Capuçon** et les jeunes talents de sa fondation : **Nour Ayadi** (piano), **Anna Sypniewski** (alto)… (dim 30 juil, 21h30 : Trios de Beethoven et Brahms, …), le jeune prodige russe du piano **Alexander Malofeev** (récital Handel, Purcell, Rachmaninov…) puis **Arcadi Volodos** (Mompou, Liszt, Scriabine…), jeu 3 août, 20h…. Sans omettre les concerts au Palais de l'Europe à 18h : **Béatrice Berrut**, piano (jeu 27 juil : Mahler / Liszt), **Aline Piboule**, piano (sam 29 juil : Fauré, Chopin, Liszt), **Raphaëlle Moreau**, violon et **Celia Oneto Bensaid**, piano (lun 31 juil : récital chambriste, Clara Schumann, Camille Pépin…), soirée spéciale

tremplin des Jeunes Artistes (mer 2 août, 20h, 2 récitals de piano), **Liya Petrova**, violon et **Eric Lesage**, piano (ven 4 août : Sonates de Debussy, Prokofiev, Brahms)…

TOUS les programmes ici :
https://www.festival-musique-menton.fr/

Au total 15 événements musicaux incontournables

Scannez et réservez
directement sur **le site du Festival de MENTON 2023** :



VIDÉO TEASER

L’HISTOIRE du Festival de MENTON
https://www.festival-musique-menton.fr/histoire-du-festival-de-musique-de-menton.html?lang=fr

INFORMATIONS PRATIQUES

Pendant toute la durée du Festival, l’accueil est proposé à l’Office de Tourisme Menton Riviera Merveilles de 9h à 12h et de 14h à 18h.
Office de Tourisme Menton Riviera Merveilles 8 Avenue Boyer – Palais de l’Europe 06500 Menton – France

BILLETTERIE EN LIGNE :
https://web.digitick.com/ext/billetterie5/?site=festivalmusiquementon

Office de Tourisme / Tél : 04 83 93 70 20

ENTRETIEN

_____

ENTRETIEN avec directeur artistique du Festival de Menton, le pianiste et chef d’orchestre Paul Emmanuel THOMAS… L’attente et les promesses artistiques que sait cultiver Paul Emmanuel Thomas (depuis plus de 10 ans) assure à chaque édition du Festival de Menton, cette magie singulière où fusionnent entre autres la proximité avec les artistes et le beauté mémorable du parvis Saint-Michel… Audace, générosité, découverte, humour et surprise aussi sont au cœur d’un festival majeur de l’été qui préserve l’instant suspendu, celui du concert de musique classique où tout est possible … Présentation de l’édition 2023.



Paul Emmanuel Thomas en entretien – DR

CLASSIQUENEWS : Qu’est-ce qui fonde la singularité du Festival de Menton aujourd’hui?

PAUL EMMANUEL THOMAS : Le Festival de Musique de Menton est avant tout une rencontre entre un public, des musiciens d’exception, et un lieu magique, le Parvis de la Basilique Saint-Michel Archange, perché entre la mer et les étoiles, entre la France et l’Italie.

C’est aussi un Festival qui propose d’écouter les plus grands musiciens de l’époque, sans oublier de faire découvrir de plus jeunes interprètes qui marqueront les prochaines années. C’est enfin une recherche permanente d’audace et d’éclectisme, pour ouvrir le Festival au plus grand nombre, pour explorer les nouvelles technologies, et pour faire parfois rire et sourire les spectateurs.

CLASSIQUENEWS : Pouvez-vous présenter les lieux des concerts ? En quoi transmettent-ils une couleur / une ambiance particulière ?

PAUL EMMANUEL THOMAS : Le Parvis est bien sûr le lieu phare du Festival, mondialement connu. En arrivant aux concerts à la tombée de la nuit, le public surplombe la mer et découvre la côte italienne, entre des façades baroques génoises sans oublier la beauté du Parvis et la précision acoustique assez rare en plein air. Mais nous jouons aussi au Palais de l’Europe, bâtiment édifié en 1909, qui fut un casino municipal, dans les parcs de la ville, et des concerts gratuits sont organisés en extérieur comme sur l’Esplanade Francis Palmero, qui bénéficie d’illuminations magnifiques et d’une vue exceptionnelle sur la Basilique.

CLASSIQUENEWS : Depuis la pandémie, avez-vous noté des évolutions sensibles chez les publics ou dans le fonctionnement du Festival ?

PAUL EMMANUEL THOMAS : Nous avions réussi à faire exister le festival pendant la pandémie, mais dans des conditions difficiles, avec un public réduit et en utilisant le live stream. L'année dernière s'est bien déroulée, même si nous n'avons pas encore retrouvé la fréquentation antérieure, et d'après les informations dont je dispose, la billetterie 2023 est bien partie. Il me semble que nous traversons une mutation forte du spectacle vivant. Mais la nature du concert, moment partagé d'émotions reste quelque chose de tout à fait exceptionnel et notre société a plus que jamais besoin de ces moments-là.

CLASSIQUENEWS : Quels sont les points forts de la programmation 2023 ? Il semble que le piano occupe une place centrale, pourquoi ?

PAUL EMMANUEL THOMAS : Un Festival est un peu comme le bouquet final d'un feu d'artifice. Sur un temps resserré, nous allons entendre des concerts très différents, du récital de piano jusqu'à des projets décalés comme avec Igusdeman and Joo ou Lucie Horsch qui nous propose un itinéraire sonore entre Debussy et Stravinsky et le jazz et des musiques traditionnelles. Cet éclectisme est tout à fait assumé, il est en quelque sorte à l'image de la vie et de l'univers ! Sa variété, ses imprévus, ses heureuses rencontres nous nourrissent et nous maintiennent en éveil.

Plutôt que de points forts, je préfère parler d'un voyage avec ses moments de contemplation, de retrouvailles et de découvertes.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous cultivé, avec le temps, d'édition en édition, des compagnonages artistiques ? C'est à dire des programmes bâtis avec un même artiste, que les festivaliers retrouvent ainsi régulièrement ? ou bien y a t il des rvs ou des thématiques marquants d'année en année ?

PAUL EMMANUEL THOMAS : Oui, des liens forts se sont constitués avec certains musiciens que le public adore retrouver. Nous élaborons ensemble des projets qui correspondent aux souhaits des artistes et aux miens. Au fil du temps, s'est constitué une véritable « famille » d'artistes du Festival de Menton. Les résidences d'artistes comme avec Lars Vogt que nous regrettons tant, ont marqué les dernières années du Festival avec son intégrale des concertos de Beethoven. Le public découvre, retrouve, voit grandir ces artistes. L'équilibre entre les retrouvailles avec des artistes connus du public et des découvertes me semble essentiel. Des thématiques émergent mais il est important qu'elles ne soient pas des contraintes étouffantes. L'exhaustivité a une valeur documentaire plus qu'esthétique … Osons la curiosité qui finalement, est un bien joli défaut !

Propos recueillis en juin 2023

TOUTES LES INFOS, les concerts, la billetterie en ligne sur le site du **74ème FESTIVAL DE MENTON (25 juil – 5 août 2023)** ici :

https://www.festival-musique-menton.fr/?lang=fr



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

Qui pourrait encore croire, en 2023, que *La Belle au bois dormant* se réduit à un baiser sauveur et à un « *ils vécurent heureux* » ? Certainement pas Jean-Christophe Maillot, qui, avec sa *Belle* (d'après *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski) signe l'un des ballets les plus fascinants du répertoire contemporain. La représentation du 26 avril au *Grimaldi Forum* de Monaco en a offert la preuve éclatante : cette œuvre, créée en 2001, est plus vivante, plus troublante et plus magnétique que jamais.

Maillot, en chorégraphe-conteur hors pair, ne se contente pas de revisiter le classique de Petipa : il le pulvérise pour en extraire la substantifique moelle. Il s'empare de la version originelle de Perrault, souvent gommée par les adaptations édulcorées, pour dévoiler ce que le conte a de plus sombre, de plus charnel et de plus tragique. L'histoire ne s'achève pas avec un mariage, mais se poursuit dans une atmosphère de tension psychologique où la menace rôde, incarnée par une Carabosse dont le personnage, mêlé à celui de la mère du Prince, brouille les pistes du bien et du mal.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique des plus heureux. L'espace scénique, signé **Ernest Pignon-Ernest**, joue de volumes symboliques saisissants, comme cette fameuse bulle transparente où la Belle, telle une princesse lunaire, fait son entrée. Le pari est risqué, l'effet est magique, la rendant à la fois protégée et prisonnière de son propre monde. Les costumes, vibrants de couleurs et de caractère, opposent avec intelligence l'univers acidulé et fantaisiste des « *Pétulants* » au monde plus sombre et rigide des « *Crochus* », créant un choc des contraires qui nourrit le récit.



Mais c’est dans la danse elle-même que la révolution de Maillot est la plus éclatante. Adieu la gestuelle académique figée de l’œuvre originelle. La chorégraphie est un langage neuf, mouvant, où le néo-classicisme se teinte d’angularités brutales et d’abandons sensuels. Le geste est acéré, érotique, parfois brutal, traduisant avec une éloquence rare le tumulte des pulsions et des désirs. On pense à ce moment d’anthologie où les prétendants, d’une danse virile et provocatrice, assaillent la bulle protectrice, jusqu’à la briser et confronter la Belle à la dure réalité du monde. C’est un passage d’une intensité dramatique et chorégraphique renversante, une métaphore puissante du passage à l’âge adulte et de la perte de l’innocence.

Dans ce cadre d’une modernité éclatante, les interprètes sont tout simplement sublimes. La Belle d’**Olga Smirnova** est une révélation. L’ancienne étoile du *Bolchoï*, aujourd’hui au *Het*

Nationale Ballet d’Amsterdam est une incarnation de grâce, de fragilité et de force. Sa technique, d’une pureté absolue, n’est jamais gratuite ; elle est au service d’une expression où l’on voit la jeune fille naïve s’effacer devant la femme amoureuse et maîtresse de son destin. Son pas de deux avec le Prince, interprété par un **Alexis Oliveira** tout en noblesse, atteint des sommets d’émotion. Leur duo, d’une sensualité exacerbée et d’une fluidité rare, transcende le simple baiser du conte pour devenir un hymne à l’amour et à la liberté retrouvée.

La Belle des **Ballets de Monte-Carlo** est une véritable expérience immersive, un rêve éveillé qui nous confronte à nos peurs et à nos désirs les plus enfouis. En décapsulant le mythe pour en révéler la fêlure, **Jean-Christophe Maillot** signe une œuvre magistrale, dont la beauté vénéneuse et l’intelligence narrative continuent de nous ensorceler, bien au-delà du rideau tombé.



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par J. C. MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

MÉDOC (Aquitaine). 20èmes Estivales de musique en Médoc (29 juin – 12 juillet 2023)



Du 29 juin au 12 juillet 2023, **Les Estivales de Musique en Médoc** fêtent cette année leur 20è édition. Place est réservée aux jeunes tempéraments musiciens les plus prometteurs, tous jeunes lauréats de concours internationaux. Véritable tremplin révélateur, le Festival entend faire découvrir les talents les plus saisissants, ce dans toutes les disciplines musicales : piano, violon, violoncelle, chant, harpe, flûte, guitare, trompette, trombone, … Festival de territoire, Les Estivales de musique en Médoc associent à une affiche prometteuse, châteaux et belle demeures parmi les plus enchanteurs : château Lafite-Rothschild, château d'Agassac, château Branaire-Ducru, château Lynch-Moussas, château Lascombes, château de Malleret… après chaque concert, une dégustation des vins des châteaux hôtes est proposée. L'édition 2023 s'annonce comme un millésime d'exception, marqué par le partage et l'émotion. Ce sont les coups de cœur des bénévoles du Festival ayant suivi chaque édition précédente, qui ont ainsi élaboré la programmation 2023 en choisissant leurs artistes favoris. **Jacques Hubert**, président, et **Hervé N'Kaoua**, directeur artistique, ont donc invité les artistes ainsi plébiscités : récitals de duos et de trios, soirée lyrique et même symphonique soufflent les 20 ans d'un Festival incontournable cet été.

Les Estivales de (1mn28) musique en MEDOC 2023 – le TEASER VIDÉO :

8 CONCERTS incontournables

Ouverture le **jeu 29 juin** au Centre pénitentiaire de Bordeaux Gradignan (Aurélien Pascal, violoncelle).
Lancement le **ven 30 juin** (Château Lafite-Rothschild, Pauillac) avec Alexandre Kantorow (piano) et Aurélien Pascal (violoncelle) dans un programme réunissant Chostakovitch, Grieg, Arvo Pärt (avec les commentaires de Frédéric Lodéon) ; **Lun 3 juillet**, le château Agassac (Ludon-Médoc) accueille Thibaud Garcia (guitare) et Félicien Brut (accordéon) dans un programme Boccherini, Ravel, Blazquez, mais aussi Jaubert et Piazzolla… ; **Mar 4 juillet**, le château Branaire-Ducru (Saint-Julien Beychevelle) invite Pierre Génisson (clarinette) et Hervé N'Kaoua (piano) dans un récital Chausson, Debussy, Poulenc, Schumann, Mozart… ; **Jeu 6 juillet**, soirée lyrique au château Lynch-Moussas (Pauillac) : le trio formé de Yu Shao (ténor), William Hernandez (baryton) et Hervé N'Kaouoa (piano) interprète des airs d'opéras (Mozart, Rossini, Puccini, Donizetti, Gounod…) – autre temps fort avec l'excellent Quatuor AROD au château Lascombes (Margaux), le **Ven 7 juillet** : Quatuors de Haydn, Chostakovitch (n°3 – Durop 73), Brahms (n°38 -Durop 67) – le **Mer 11 juillet**, au château de Malleret (Le Pian Médoc), « les Moreau » en trio jouent Mendelssohn et Tchaikovsky (Edgar, violoncelle / David, violon / Jérémie,

piano) ; enfin clôture à l'Auditorium de Bordeaux, **mer 12 juillet**, où Kotaro Fukuma (piano) joue le Concerto en fa de Gershwin avec l'Orchestre National Bordeaux-Aquitaine (Jonathon Heyward, direction) – en couplage avec les œuvres symphoniques de Florence Price (dancing in the Canebrakes), Dvorak (Symphonie n°9 Nouveau Monde)…

INFOS et RÉSERVATIONS :
www.estivales-musique-medoc.com
https://www.estivales-musique-medoc.com/

Visionner le teaser vidéo des Estivales de musique en Médoc :

BILLETTERIE :

Tarif plein 35€
(sauf pour le concert du 12 juillet à l'Auditorium de Bordeaux)

Tarif réduit 18€
(Jeune -28 ans et chômeur sur présentation carte, sauf pour le concert du 12 juillet à l'Auditorium de Bordeaux)

Gratuit pour les -12 ans

PASS
3 concerts: 86€
4 concerts: 110€
5 concerts: 135€
6 concerts: 160€

VIDEO TEASER Les Estivales de musique en Médoc 2023 – Programmation de l'édition 2023 des Estivales de Musique en Médoc.

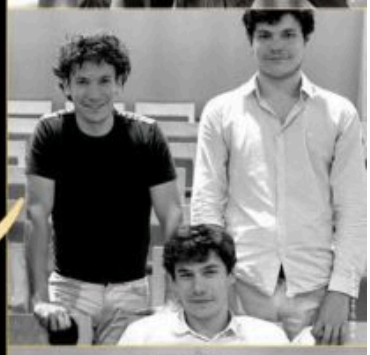
ENTRETIEN avec Jacques Hubert, président – à l'occasion de la **20ème édition des Estivales de musique en Médoc 2023** :

ENTRETIEN avec Jacques Hubert, Président des Estivales de musique en Médoc (20ème édition 2023 : du 29 juin au 12 juillet 2023)









nouvelle aquitaine

ESTIVALES
DE MUSIQUE EN MÉDOC

20ème édition

LES COUPS DE CŒUR !

Alexandre KANTOROW
Aurélien PASCAL
Thibaud GARCIA et Félicien BRUT
Pierre GENISSON
Yu SHAO
William HERNANDEZ
Quatuor AROD
Edgar, David et Jérémie MOREAU
Jonathon HEYWARD
Kotaro FUKUMA

DU **29 JUIN** AU **12 JUILLET**
2023

www.estivales-musique-medoc.com

CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 21 avril 2023. GLUCK : Iphigénie en Tauride. V. Santoni, J.S. Bou, V. Thill… R. Villalobos / P. Dumoussaud.

Un mois seulement après que l'Opéra National de Lorraine en a proposé (avec bonheur / mars 2023) une nouvelle mise en scène (par Silvia Paoli), Iphigénie en Tauride de Christoph Willibald Gluck était également à l'affiche de l'Opéra de Montpellier, dans une nouvelle production (en partenariat avec la Maestranza de Séville et l'Opéra Ballet des Flandres) du trublion espagnol Rafael R. Villalobos, qui a déjà monté in loco un Barbier de Séville et une Tosca, lesquels avaient fait couler pas mal d'encre…

Gluck actualisé à Montpellier
Iphigénie en … Crimée
Superbe Pylade de Valentin Thill



L’ancienne Tauride étant l’actuelle Crimée, il transpose l’action de nos jours en plein milieu du conflit armé russo-ukrainien, et la scénographie d’Emmanuele Sinisi montre un théâtre en ruine (celui de Marioupol ?), dont le plafond est éventré, un immense lustre gisant sur son sol, tandis que des réfugiés ont établi un camp de fortune à l’intérieur au milieu des débris. Oreste et Pylade, en tenues militaires kakis, en font partie, de même qu’Iphigénie – ici accoutrée d’un treillis et d’un marcel bien peu féminin… Thoas est lui une bête épaisse : on le voit brutaliser une des compagnes d’Iphigénie avant de lui arracher sa petite culotte pour se

masturber ensuite au-dessus de son sexe, une scène tout à fait gratuite dont le metteur en scène aurait pu nous faire l'économie…
Mais pour « recoller » au sujet, Villalobos invoque la tragédie grecque dans deux scènes, et tout d'abord en préambule à la soirée, avant les premiers accords, avec un texte d'Euripide (en l'occurrence Iphigénie en Aulide), puis plus tard un autre de Sophocle (Electre), tous les deux déclamés et joués par des acteurs (plutôt bons). Le deuxième entraîne un changement de décors – un salon verdâtre où trône une table devant laquelle toute la famille des Atrides est réunie -, et l'on assiste à l'assassinat de Clytemnestre par Oreste, en lui tordant le coup !
Bref, un mélange de registres et de chronologie qui n'aide guère les spectateurs à retrouver leurs petits qui ne fait que rajouter à la confusion du propos qui peine à trouver une ligne directrice…

Par bonheur, la distribution vocale offre bien plus de satisfaction, hors l'Oreste vociférant de **Jean-Sébastien Bou**, dont on a toujours applaudi les performances tant vocales que théâtrales, mais qui ce soir pousse sa voix jusque dans des retranchement « véristes » totalement hors-propos dans la tragédie gluckistes du 18e siècle ! Du coup, c'est un peu l'histoire de « la carpe et du lapin » avec l'extraordinaire Pylade de **Valentin Thill**, dont on ne sait qu'admirer le plus : la beauté du timbre, le raffinement de la ligne, l'expressivité et les effusions de la voix, la vérité du personnage…
Même bonheur pour l'Iphigénie de **Vannina Santoni**, et si ce n'était un bas de la tessiture parfois un peu sourd, la soprano corse possède tous les atouts requis par son personnage, … une présence aussi évidente qu'éclatante. Avec sa grande voix de soprano lyrique, assez corsée, mais qui sait aussi s'éclairer de tendresse dans l'air célèbre « Ô malheureuse Iphigénie », elle est tout à la fois vierge et victime. Et il suffit d'entendre la richesse d'évocation qu'il

y a dans sa façon de prononcer « Diane » (dans « Ô toi qui prolongeas mes jours ») pour mesurer la splendeur de son incarnation !
Enfin, les rôles secondaires sont également bien tenus, avec un **Armando Noguera** dont le Thoas met bien en valeur le superbe instrument, dans sa tessiture la plus flatteuse et percutante. La Diane de la soprano belge **Louise Foor** ne manque pas de séduire non plus, de même qu'un **Chœur de l'Opéra national de Montpellier Occitanie** qui impressionne tant par la précision de son intonation que par la pure beauté de son chant.

Dernier bonheur de la soirée, la fosse, ici magistralement menée par le jeune et talentueux chef bordelais **Pierre Dumoussaud** qui accomplit un travail remarquable, avec une qualité d'exécution qui n'a rien à envier aux plus célèbres formations baroques du moment (l'**Orchestre National Montpellier Occitanie** jouant pourtant ici sur instruments modernes…). Et la réussite est proprement éclatante, tant la noirceur des vents, l'acidité des cordes, mais surtout la direction ultra dynamique de Pierre Dumoussaud soulignent avec maestria la tristesse majestueuse et violente qui irrigue la partition de Gluck.



CRITIQUE, opéra. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 21 avril 2023. GLUCK : Iphigénie en Tauride. V. Santoni, J.S. Bou, V. Thill… R. Villalobos / P. Dumoussaud. Photos (c) Marc Ginot

---

VIDÉO TEASER : Iphigénie en Tauride à l'Opéra National Montpellier Occitanie

---

CRITIQUE, concert. BORDEAUX, Auditorium, le 17 avril 2023. BEETHOVEN, WIDMANN, BERLIOZ. Chamber Orchestra of Europe / Lisa Batiashvili / Robin Ticciati.

Au sein de sa riche programmation qui inclut plus de 300 levers de rideau par saison (entre le Grand-Théâtre et l'Auditorium), l'Opéra de Bordeaux invite régulièrement de grandes phalanges symphoniques internationales, comme c'était le cas ce lundi 17 avril, avec la venue du **Chamber Orchestra of Europe** (COE) – qui commençait en terre bordelaise, une tournée qui les amènera ensuite vers les Philharmonies de Hambourg et Berlin, ou encore le Festspielhaus de Bregenz. Désormais en résidence au Palais Esterhazy à Eisenstadt (depuis 2022), l'orchestre est composé d'une soixantaine de membres qui poursuivent parallèlement leur propre carrière musicale comme chefs de pupitre au sein de divers orchestres nationaux, membres d'éminents groupes de musique de chambre ou encore professeurs de musique. L'identité du COE a été façonnée par ses partenariats artistiques avec les plus grands chefs et solistes, dont les plus célèbres restent les regrettés Claudio Abbado, Nikolaus Harnoncourt – ; ses instrumentistes ont aujourd'hui la chance de collaborer étroitement avec Yannick Nézet-Séguin et Sir András Schiff, tous deux membres honoraires de l'Orchestre. Cette fois, c'est avec le directeur musical du Festival de Glyndebourne, Robin Ticciati, qu'ils exécutent une nouvelle tournée européenne, aux côtés de la violoniste germano-géorgienne Lisa

Batiashvili.
Le magnifique **Concerto pour violon de Beethoven** débute la soirée – dans un auditorium bien clairsemé au vu du prestige de la formation et de la qualité du programme, d'autant que la violoniste avait le courage de casser la routine en offrant la rare et très expressive cadence d'Alfred Schnittke (datant de 1977), dont elle fait ici briller les moindres détails de l'écriture, en compagnie du timbalier, avec des citations de Bach, Berg, Bartók ou encore Chostakovitch. De son côté, le COE se montre apte à faire ressortir au premier plan la plasticité de la ligne mélodique et à convaincre par la transparence des textures comme par la diversité des couleurs. En bis, elle offre l'étonnante transcription (par Stephan Koncz) d'une mélodie populaire roumaine, la « Ciocârlia », suscitant les vivats nourris du public.

En seconde partie, plusieurs courtes pièces symphoniques sont au menu, dont deux Musiques de scène pour **Egmont**, également issus de la main de Ludwig van Beethoven. Le chef britannique se montre très à l'aise dans cette pièce dramatique, ne décevant à aucun moment notre attente. Servi par un tapis de cordes idéalement dense, **Ticciati traduit le drame beethovénien** à l'aide d'une assise grave qu'on croirait issue d'outre-Rhin plus que d'outre-Manche, avec des cordes âpres aux attaques franches. Dans la « Scène d'amour » extraite de Roméo et Juliette de **Berlioz**, l'orchestre distille le plus parfait lyrisme avec des chatoyances qui ne manquent pas de faire leur effet sur l'auditoire, quand après s'être fait rutilante, la musique s'achève pianissimo dans un accord de cordes joué pizzicato. Plus rare, la quatrième et dernière pièce de **Jörg Widmann** (né en 1973), intitulée Liebeslied pour huit instruments, et créée à Freiburg en 2010. Ce « chant d'amour » ne recourt donc pas à la voix et repose sur un petit ensemble instrumental (trois vents, trois cordes, une percussion et un piano). Mais c'est un amour bien sombre et angoissé que la pièce distille, et l'on aura été moins séduit par cette œuvre qui détonnait par ailleurs radicalement au

milieu des autres…

_____

CRITIQUE, concert. BORDEAUX, Auditorium, le 17 avril 2023. BEETHOVEN, WIDMANN, BERLIOZ. **Chamber Orchestra of Europe** / Lisa Batiashvili / **Robin Ticciati**. Photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Lisa Batiashvili joue le Concerto pour violon de Beethoven (avec l'Orchestre Philharmonique d'Israël / Zubin Mehta) :

CRITIQUE, danse. PORTO,

Festival DDD – Dias De Dança (Teatro Rivoli), le 22 avril 2023. « Versa-Vice » par Tânia CARVALHO

À l'affiche du festival *Dias da Dança* à Porto, la chorégraphe portugaise Tânia Carvalho signe avec *Versa-Vice* une œuvre d'une grande puissance, qui fait du geste dansé le miroir de nos tourments et de nos joies.

La proposition est saisissante : dix interprètes au visage enfariné, tels des *Pierrots* de la modernité, traversent la scène du **Teatro Rivoli** dans une fureur contenue. Après avoir été bouleversé quelques jours plus tôt par la pièce « *Encantado* » de Lia Rodrigues – dont nous avons déjà rendu compte dans ces mêmes colonnes -, on mesure combien ces deux pièces, bien que diamétralement opposées dans leur approche, révèlent avec éclat la vitalité de la création chorégraphique contemporaine au Portugal et au Brésil. Là où Rodrigues convoquait les forces de la nature et les mythes afro-indigènes, Carvalho nous plonge dans les abysses de l'âme humaine, entre pulsions de vie et vertiges de la perte.

Versa-Vice, comme son nom l'indique, est une pièce du reflet. Le titre lui-même est un jeu de miroir sur l'expression « *vice-versa* », comme si la chorégraphe nous invitait à considérer que chaque émotion porte en elle son contraire. « *Quand vous parlez de tristesse, vous parlez également de joie. L'un est le miroir de l'autre* », confiait-elle avant la création de ce soir – et cette philosophie imprègne chaque

tableau du spectacle. Les danseurs évoluent dans un univers qui puise autant dans l'esthétique du cinéma muet, du mime et de la *commedia dell'arte* que dans la gestuelle expressionniste. Leurs visages pâles, leurs regards qui se cherchent et se fuient, leurs corps tantôt solitaires, tantôt enlacés, composent une partition d'une intensité bouleversante. Chaque geste semble porteur d'une douleur ancestrale, mais aussi d'une énergie libératrice qui finit par triompher.



« *La danse n'a pas besoin d'exposer des pensées rationnelles* », affirme encore la chorégraphe, « *Elle peut par contre nous aider à nous connecter à nos propres émotions qui nous sont souvent dissimulées* ». Et c'est bien ce qui se produit sous nos yeux : une plongée vertigineuse dans ce que notre époque troublée refoule, une traversée des zones d'ombre et de lumière de la condition humaine. Si *Versa-Vice* doit beaucoup

à *Oneironaute*, la création précédente de **Tânia Carvalho**, la chorégraphe ne se contente pas d'en prolonger l'esprit. Elle ouvre un champ encore inexploité, quelque chose qui tient de l'état hallucinatoire, du rêve éveillé, où le songe et l'imagination se confondent. Les corps en mouvement ne racontent pas une histoire linéaire, mais tissent un réseau de sensations, d'échos et de réminiscences où chaque spectateur est libre de puiser sa propre signification.

La partition musicale – composée par Carvalho elle-même – joue un rôle essentiel dans cette immersion. La chorégraphe crée musique et danse en parallèle, brouillant les frontières entre composition sonore et mouvement. La voix, le chant, le poème de **Fernando Pessoa** qui ponctue la pièce, tout concourt à ce que la scène devienne un espace de transcendance, où le réel se dissout dans une poésie du geste. On ressort de *Versa-Vice* comme on émerge d'un songe profond, les sens en éveil, le corps traversé par une étrange énergie. Loin du simple divertissement, la pièce de Tânia Carvalho agit comme un rite, une cérémonie laïque qui nous confronte à nos propres contradictions. Elle nous parle de mort et de vie, de solitude et de communion, de désespoir et d'espoir.



Dans le programme de salle, Carvalho écrit encore que la pièce « *pourrait aussi être sur son opposé, son miroir. Ou sur toute autre chose qui s'y trouve, ne serait-ce qu'une seconde, pendant qu'on regarde, entend, danse, se souvient… Cette seconde est aussi valide que tout le processus de création. Une seconde d'éblouissement. Une seconde qui nous fait changer de direction, ou qui provoque quelque chose en nous, même si on ne s'en rend pas compte* ». Et c'est peut-être là le secret de cette œuvre rare : elle ne cherche pas à convaincre, mais à toucher. À nous transformer, furtivement, profondément, de l'intérieur.

Versa-Vice, c'est le triomphe d'une danse qui, loin de se vouloir abstraite ou élitiste, embrasse la vie dans toute sa complexité. Un spectacle à voir et à revoir, pour se souvenir que nous sommes, comme le dit si bien Carvalho, « *tous de petites pièces du même puzzle. Nous sommes faits pour être différents les uns des autres afin de pouvoir nous soutenir mutuellement* ». Le festival *Dias da Dança* de Porto nous en

aura offert une preuve magistrale.

CRITIQUE, danse. PORTO, Festival DDD – Dias De Dança (Teatro Rivoli), le 22 avril 2023. « Versa-Vice » par Tânia CARVALHO. Crédit photographique (c) Rui Palma

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 15 avril 2023. Récital de Charles Castronovo, ténor (Claire Habbershaw, piano / Ysaline Lentze, harpe).

Au lendemain d'un récital de Fabienne Conrad en duo avec le baryton Régis Mengus, **le Paris Opera Festival** invitait l'un des chanteurs parmi les plus demandés des scènes lyriques internationales, le ténor italo-américain **Charles Castronovo**, qui faisait escale à Paris entre son Don José (Carmen) au

Lyric Opera de Chicago (qu'il interprétait une semaine plus tôt) et son Des Grieux (Manon) à l'Opéra de Vienne (à partir du 30 avril) – comme ne manque pas de le souligner la maîtresse de cérémonie et directrice artistique du festival parisien, Fabienne Conrad, dans sa présentation du concert. Autant dire une autre « belle prise », après les venues de Patrizia Ciofi, Gaëlle Arquez ou Patricia Petibon – et un nouveau joyau vocal particulièrement digne de l'écrin de la sublime salle haute de la Sainte Chapelle de Paris. C'était par ailleurs son premier récital (en solo) dans la Capitale !

Accompagné par deux jeunes et talentueuses musiciennes, la pianiste britannique **Claire Habbershaw** et de la harpiste belge **Ysaline Lentze**, e fringant ténor apparaît, pour délivrer son premier air issu de ce répertoire français qu'il affectionne tant et qui lui va si bien : « Ô nature, enivre-moi de parfums » (**Werther** de Jules Massenet), où l'on goûte sans retenue sa diction parfaite de notre idiome, son sens des nuances et de la demi-teinte, des aigus en voix mixte parfaitement en situation et profondément émouvants. Il n'est pas l'un des chanteurs les plus recherchés dans ce répertoire par hasard, et sa voix se coule magnifiquement dans la délicate musique de Massenet.

Ensuite, répertoire italien, et plutôt vériste, avec des airs de Mascagni, Cilea et Tosti. Du premier, il entonne la « **Serenata** » ainsi qu'un air extrait de son opéra Iris (« Apri la tu finestra »), dans lesquels il séduit sans réserve, avec sa voix gorgée du soleil de la Sicile dont il est originaire (par son père), et des aigus émis de manière sûre et puissamment projetés. Dans le fameux air « E la solita storia » extrait de **L'Arlesiana de Cilea**, Castronovo trouve des accents déchirants et offre des demi-teintes désolées, absolument magnifiques.

Mais c'est surtout à **un festival Tosti** qu'il s'adonne essentiellement, avec pas moins de cinq Canzone empruntées à l'immense corpus mélodique du compositeur italien natif

d’Ortona (« Tristezza », « Ideale », Ninna Nanna »…), auxquelles il parvient à donner le caractère intime et langoureux qu’elles appellent, avec son timbre suave et lancinant. Là aussi ses origines parlent d’elles-mêmes, et c’est avec la plus authentique simplicité et sensibilité qu’il les délivre. Il y incorpore cependant un air rare de Giuseppe Verdi, « O mio castel paterno » (« **I Masnadieri** ») qu’il a chantés à la scène l’hiver dernier au National Theater de Munich. Il l’interprète avec beaucoup de brio, en rendant justice à l’héritage belcantiste de cette musique, tout en distillant mille nuances et couleurs, avant de faire preuve de la vaillance indispensable pour la cabalette conclusive.

Excellentes musiciennes, la pianiste comme la harpiste (parfois en solo, parfois en duo) lui ouvrent systématiquement le chemin avec un toucher toujours sensible, et l’on sera particulièrement impressionné, pour ne pas dire « scotché », par l’exécution du thème d’Eugène Onéguine composé par **Ekaterina Walter-Kühne** (pour la harpe).
Deux rappels sont offerts à un public ne boudant pas son plaisir, la célèbre chanson napolitaine « Core ‘ngrato » (avec les deux instrumentistes), puis en solo, après avoir été cherché une guitare, la canzone sicilienne « Lu sciccareddu » – qu’il dédie à son père sicilien -, et qu’il délivre presque susurrée, avec une ineffable poésie et tendresse…

Le festival n’est pas fini : un 5ème et dernier week-end, du 29 avril au 1er mai, promet de bien belles émotions musicales, avec la venue d’abord de la mezzo franco-suisse Marina Viotti qui interprétera son dernier disque « Porque existe otro quere » (aux côtés de Gabriel Bianco), puis le lendemain 30, une « carte blanche » sera offerte au sémillant contre-ténor polonais Jakub Jozef Orlinski. Quant au concert de clôture du festival, le 1er mai, Fabienne Conrad se produira pour la quatrième fois – dans un récital « Grands airs et duos d’amour » – aux côtés du ténor français Christophe Berry.

Longue vie à cet attachant festival, ancré dans l’un des lieux

les plus magiques et fascinants de notre Capitale !

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (à la Sainte Chapelle), le 15 avril 2023. Récital de Charles Castronovo, ténor (Claire Habbershaw au piano et Ysaline Lentze à la harpe). Photos © Antoine Monfajon

VIDÉO / Charles Castronovo chante dans « I Masnadieri » de Verdi à l'Opéra de Munich :



CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 14 avril 2023. Récital « Femmes et

pouvoirs » : Fabienne Conrad, Régis Mengus (Jean-François Boyer, piano).

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la ville de Paris n'avait encore jamais accueilli de festival lyrique digne de ce nom, et c'est chose désormais réparée grâce à la société Euromusic, mais surtout à l'inépuisable énergie de la soprano française **Fabienne Conrad**, a qui a été confiée la direction artistique du « **Paris Opera Festival à la Sainte Chapelle** ». Depuis le 31 mars et **jusqu'au 1er mai**, sur **5 week-ends** « thématiques », ce sont ainsi parmi les plus beaux gosiers de la planète qui se produiront dans le sublime cadre de la Sainte Chapelle de Paris, écrin de luxe pour des artistes de la trempe de Patrizia Ciofi, Patricia Petibon, Jodie Devos, Charles Castronovo, Marina Viotti, ou encore Jakub Jozef Orlinski – sans oublier la « patronne » elle-même, à l'affiche de quatre soirées (chaque fois en duo), dont un avec l'excellent baryton français **Régis Mengus**, auquel nous avons eu la chance d'assister (le samedi 14 avril).

Placée sous le titre de « **femmes et pouvoir** », la soirée est présentée par **Fabienne Conrad** (vêtue d'une magnifique robe rouge-passion) avec autant de flamme communicative que de didactisme, passant de la langue de Molière à celle de Shakespeare (pour le très nombreux public étranger) avec la même aisance, pour des « mises en oreille » (ce sont ses propres mots) qui permettent d'éclairer les (éventuels) néophytes sur ce qu'ils vont entendre.

Avec beaucoup de malice et autant de sourires en coin, elle évoque le fait que la femme est quelque peu malmenée la plupart du temps dans les opéras, victimes de l'amour immodéré et de la violence des hommes (le plus souvent par des barytons jaloux !), même si ces dernières savent parfois fourbir leurs armes et prendre leur revanche, souvent par la ruse et la malice ; ainsi la pétillante Norina dans Don Pasquale, dont la soprano interprète l'air « Pronta io son… Vado, corro », où elle annonce qu'elle ne va faire qu'une bouchée de son promis du triple de son âge !

Plus dramatique, le duo qui suit, « Je frémis, je chancelle », extrait des Pêcheurs de perles de Georges Bizet, où Leïla avoue son amour pour Nadir à son rival Zurga, scellant ainsi le sort des deux malheureux amants. Au soprano brillant et large de Conrad répond le baryton vaillant et épanoui de Mengus : leur alliance vocale s'impose d'emblée avec cet air d'une folle intensité dramatique.

Femme victime encore, avec l'air « Dite alla giovine », tiré de **La Traviata**, dans lequel Violetta se trouve sacrifiée à l'autel d'une société corsetée et hypocrite… un aria ici susurrée, et magnifiquement phrasée, qui s'avère être un grand moment d'émotion, simple et brut. De son côté, Mengus (Germont père) conduit fort bien sa voix, avec toute l'autorité morale et la noblesse de ton que requiert sa partie.

Le baryton impressionne encore plus dans l'air (en solo) « Vy mne pisali… Kogda by zizn… », d**'Eugène Onéguine**, où ce dernier repousse les avances de Tatiana, en dandy arrogant et désabusé, impressions que le formidable acteur qu'il est, n'a pas de peine à rendre, tandis que la voix convainc par la beauté du timbre et la conduite de la ligne. Il surprend également dans un superbe Air à l'étoile (« O du mein holder Abendstern ») de **Tannhaüser** de Wagner, dans lequel il sait distiller une émotion pure et sincère, dans un répertoire où l'on ne l'attendait pas forcément, avec une diction de la langue de Goethe par ailleurs des plus appréciables !

Mais la soprano a également droit à des airs soli, à commencer par l'un des ses chevaux de bataille et air signature, le sublime « Casta Diva » (**Norma de Vincenzo Bellini**). La voix à la fois douce et corsée de Conrad, son élégance et même sa beauté, s'emparent de ce chant extatique et ensorcelant avec une admirable suavité, dont l'aigu final émis pianissimo lui vaut un tonnerre d'applaudissements de la part d'un public venu en nombre se recueillir dans l'un des plus beaux édifices de la Capitale.

La soirée s'achève sur la « mort de Scarpia » (**Tosca de Puccini**), où les deux chanteurs accompagnent le geste à la parole, en jouant une scène d'affrontement : les yeux révulsés de Conrad et les râles d'agonie de son partenaire ne manquent pas de faire leur effet !

Ce dernier air est aussi l'occasion, comme le fait remarquer la chanteuse dans son propos d'avant concert, pour leur excellent accompagnateur, le pianiste **Jean-François Boyer**, de marquer les esprits dans la partie introductive et conclusive de cet air, jouée avec une intensité dramatique particulièrement poignante. Il se révèle ainsi être bien plus qu'un partenaire, mais une cheville ouvrière si précieuse, par sa musicalité et sa précision. En guise de bis, les trois compères offrent à un public enthousiaste une note plus légère avec le délicieux duo de **Papageno /Papagena** (La Flûte enchantée de Mozart).

Le **4ème week-end du Paris Opera Festival** – intitulé « ***Dames et Rois : Echiquier de genres à l'opéra*** » – a débuté le 20 avril, avec un récital réunissant Fabienne Conrad et la mezzo franco-brésilienne Yete Queiroz (accompagnées par un trio violon / alto / violoncelle). Le samedi 22, c'est la basse **Frédéric Caton** qui interprètera un florilège d'airs « de Roi et de

Démons », tandis que le dimanche verra le retour de Régis Mengus face au ténor toulousain **Kévin Amiel**, dans un programme intitulé « Frères amis, frères ennemis ». Enfin, le lundi 24 avril, le contre-ténor français **Théophile Alexandre** se produira aux côtés du Quatuor Zaïde pour interpréter leur disque « **No(s) Dames**« , un « hommage dégenré aux héroïnes d'opéra » ! (Lire ici la critique enthousiaste de notre confrère Sabino Pena Arcia / PARIS, Trianon, le 12 avril 2023).



CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (à la Sainte Chapelle), le 14 avril 2023. Récital « Femmes et pouvoirs » avec **Fabienne Conrad** et Régis Mengus (+ Jean-François Boyer au piano). Photos (c) Antoine Monfajon

VIDÉO : Fabienne Conrad chante « Casta Diva » de Bellini aux Chorégies d'Orange

---

CRITIQUE, danse. PORTO, Festival DDD – Dias De Dança (Teatro Rivoli), le 19 avril 2023. « ENCANTADO » par Lia RODRIGUES et la Companhia de Danças

Le *Teatro Rivoli* de Porto, avec sa façade art déco veillant sur la *Praça de Dom João I*, est l'un de ces temples où la danse contemporaine trouve une caisse de résonance idéale. Inauguré en 1913, transformé en cinéma-théâtre une décennie plus tard, il n'a cessé d'être un phare pour la création chorégraphique portugaise et internationale. Ce 19 avril 2023, le Grand Auditorium du Rivoli accueillait l'ouverture du

festival *DDD – Dias da Dança*, et c’est une vague venue du Brésil qui allait submerger le public, avec « *Encantado* », la nouvelle création de l’incontournable chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues.

Dans un silence absolu, troublé seulement par les toussotements nerveux d’une assemblée qui ne sait pas encore ce qui l’attend, onze interprètes de sa ***Companhia de Danças*** déroulent lentement une immense tapisserie de tissus bigarrés. Plus de cent quarante couvertures aux motifs tropicaux, aux couleurs vives, aux imprimés animaliers, s’étalent comme un **patchwork** géant. Il ne se passe « rien », et pourtant tout est déjà là : ce temps suspendu, cette lenteur assumée, est le premier acte d’une cérémonie qui va nous happer.

Car « *Encantado* » s’impose d’emblée comme un rituel. **Lia Rodrigues**, figure montante de la danse contemporaine internationale, a construit cette pièce comme une réponse à nos temps troublés. Comment « *enchanter nos peurs* » et se rapprocher les uns des autres ? La question est posée, et la réponse ne viendra pas d’un discours mais d’un corps collectif en transe. La chorégraphe brésilienne, qui mène depuis vingt ans un travail d’activisme social dans la *Favela de Maré* à Rio, ne livre pas un manifeste écologique ou politique. Elle propose un monde onirique, une poésie où les « *encantados* », ces entités afro-indigènes qui voyagent entre ciel et terre, viennent habiter les corps.



Les danseurs, d’abord nus, se glissent sous les étoffes comme des serpents, se réappropriant les couvertures pour en faire des peaux, des carapaces, des parures. Ce que l’on voit, c’est une naissance, une lente émergence d’êtres hybrides, mi-humains mi-animaux, qui se cherchent et s’inventent. Il y a de la grâce et de la bestialité, de la fragilité et de la puissance. Les corps se transforment, suggèrent des figures de chevaux, de prêtresses, de danseurs de cabaret, d’enchanteurs de serpents, dans une explosion baroque et jubilatoire.

Lorsque la musique, composée de rythmes tribaux et de chants enregistrés au Brésil, finit par s’élever, elle emporte tout sur son passage. La lenteur initiale fait place à une frénésie dansante, une transe collective où les onze interprètes tourbillonnent dans un tourbillon de matières colorées. On pense au carnaval, à une fête païenne, à un moment d’abandon total. Les visages sont exultants, les corps se libèrent de

toute convention, et c’est un torrent de pulsions de vie qui déferle sur la scène. Le public du Rivoli, d’abord silencieux, se va se laisser peu à peu emporter par cette énergie communicative. Il rit, il s’étonne, il est capté par ce spectacle qui semble avoir jeté un sort sur la salle entière.



« *Encantado* » est une œuvre d’une générosité folle, qui crée un état, une sensation. Elle nous parle de résilience, de solidarité, de la force vitale qui permet de résister aux ombres du monde. **Lia Rodrigues**, en véritable magicienne, transforme un amas de couvertures bon marché en un matériau chorégraphique d’une richesse inouïe. Elle offre à ses danseurs, et à nous avec eux, un espace de liberté absolue où tout devient possible. La scène devient un terrain de jeu infini, un territoire enchanté où se réinventent les liens entre les êtres. À la fin, quand le calme revient, quand les

corps s’immobilisent après cette transe, le Teatro Rivoli retient son souffle. La performance s’achève comme elle a commencé, dans une sorte de mystère, laissant chacun en proie à ses propres interprétations. « *Encantado* » est une expérience marquante qui a su, le temps d’une soirée, enchanter le public de Portuan !

CRITIQUE, danse. PORTO, Teatro Rivoli, le 19 avril 2023.
« ENCANTADO » par Lia RODRIGUES et la Companhia de Danças.
crédit photo (c) Droits réservés